

Anastasia Tzavidopoulou

Quelles fins pour l'analyse * ?

Argument

Dans le cadre du thème de la Convention européenne de Venise en juillet 2025, « La passe : expérience et témoignages », je propose d'interroger les différentes fins de l'analyse : fin thérapeutique, fin logique ; fin telle que Freud l'a conçue, fin telle que Lacan l'a révolutionnée. Fin freudienne ou fin lacanienne, il s'agit toujours de l'expérience de l'inconscient. Les témoignages, toujours singuliers, d'un savoir non initiatique d'expérience nous enseignent « du » psychanalyste dans une école analytique orientée par la passe.

Il m'a été demandé d'intervenir aujourd'hui sur un des thèmes de la Convention européenne de Venise en juillet 2025, soit sur celui de la Journée École : « La passe : expérience et témoignages », soit sur celui des Journées IF : « Le symptôme dans la psychanalyse ».

J'ai fait le choix de parler du premier « La passe : expérience et témoignages », car il s'agit aussi pour moi d'une sorte de retour à ce qu'a été mon expérience, pour la première fois, au sein du CIG, du Collège international de la garantie, expérience qui prend fin à la fin de l'année 2024. Et aussi car cette Journée École à Venise est préparée par les membres européens du CIG actuel auquel je participe.

Je suis très contente d'être ici à Varsovie avec vous pour parler des fins d'analyse, « quelles fins pour l'analyse ». Je pars donc de ce thème de Venise, que je vais extrapoler pour parler de l'analyse lacanienne, telle que notre école la pense et la pratique, c'est-à-dire d'une analyse qui arrive à une fin. Cela, on ne peut pas le concevoir sans le dispositif de la passe, que je vais expliquer un peu plus tard.

* [↑](#) Conférence du 7 décembre 2024, organisée par le Forum polonais du Champ lacanien, à Varsovie.

Mais avant cela, il faudrait partir d'une simple affirmation : un sujet s'adresse à un analyste dans l'urgence de se guérir de quelque chose. Différentes manifestations qu'on appelle symptômes nous empêchent dans la vie et nous voulons nous en débarrasser. La demande d'analyse est une demande thérapeutique, il s'agit d'un postulat. Par conséquent, la fin thérapeutique peut être une option pour le sujet.

Freud a entendu la partie obscure de notre être, si proche et éloignée de nous-mêmes, et a découvert la psychanalyse. Cette découverte constitue ce qu'on appelle la troisième blessure narcissique de l'humanité, la « destruction de l'illusion narcissique ¹ », comme disait Freud, à la suite de celle de Copernic, la Terre n'est pas le centre de l'univers, et celle de Darwin, il faut reconnaître que l'homme descend des animaux. Pour la psychanalyse, avec Freud, l'homme n'est pas maître en sa propre demeure, il n'a pas le pouvoir de contrôler et de contenir tout ce qui lui arrive. En cela, la psychanalyse est une révolution, une « rupture épistémologique ² », comme Bachelard le pensait.

Face à cette impuissance de l'homme, la psychanalyse propose une offre, une offre de parole. L'homme dans le dispositif de l'analyse est un sujet, c'est-à-dire un effet de langage. Nous sommes, en tant que sujets, soumis au langage, tous nos malheurs d'ailleurs trouvent leurs racines dans le fait que l'on parle. Si Lacan parle des signifiants, terme emprunté à la linguistique, en soulignant ainsi la polysémie d'un mot, son équivoque, Freud avait déjà repéré cette dimension du langage. Si nous lisons *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* ou *L'Interprétation des rêves*, nous nous apercevons comment l'inconscient, par ses manifestations (lapsus, acte manqué, rêve, oubli, etc.), trompe, déjoue la *censure* pour faire apparaître quelque chose du désir, de la vérité subjective.

Il y a quelques années, dans l'École et au séminaire du Champ lacanien, nous avons travaillé sur le thème de la censure. Et effectivement, dans l'analyse, le sujet est invité à parler librement, à produire une parole qui ne sera pas une parole censurée, il est invité à se débarrasser des exigences que la société lui impose. La parole, dans la cure, se transforme, se différencie de celle, souvent censurée, que nous avons dans nos rapports sociaux... À *condition* qu'il y ait quelqu'un pour la recevoir, en l'occurrence l'analyste.

1. ↑ S. Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », dans *Œuvres complètes, Psychanalyse*, vol. XV, Paris, PUF, 1996, p. 43-51.

2. ↑ G. Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique, Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 1993.

Mais parler librement est une tâche qui n'est pas si évidente. D'une part, parce que le sujet, malgré le fait qu'il soit sous l'effet du transfert et de son commandement, sous le « dites-moi tout ce qui vous passe par l'esprit », va souvent s'autocensurer, se raconter des histoires comme on dit, souvent il ne veut pas avoir accès à la vérité, ne veut pas savoir ce qui lui arrive. Avoir accès au savoir signifie surtout la levée de la censure, la levée du refoulement, c'est tout le travail analytique. D'autre part, parler librement ne va pas de soi, car le sujet, malgré l'ouverture qui lui est proposée de « tout » dire, répète souvent la même chose. Pour ceux qui sont ou ont été en analyse, c'est une expérience classique : se répéter, tourner toujours autour de la même chose. Cette répétition est importante et nécessaire, car en réalité nous ne répétons jamais la même chose. Il s'agit toujours de petits déplacements, *presque* insaisissables, qui vont permettre au sujet d'attraper quelque chose de sa propre vérité. J'insiste sur cela. L'analyse est une longue répétition mais pas une répétition du même. Dans cet écart, dans ce petit déplacement qui se produit par le travail de l'inconscient, le sujet en analyse va commencer, pour rester freudien, un long travail de déchiffrage. L'inconscient s'ouvre brièvement, nous surprend, et il se referme. Et dans cette brèche, dans cet espace de l'inconscient qui s'ouvre, quelque chose se dit, une bévue, quelque chose qui nous concerne, et quand on le dit on l'ignore ; quelque chose de la vérité que notre symptôme contient ³.

C'est en cela que le « dites-moi ce qui vous passe par l'esprit », énoncé par le psychanalyste, est primordial. L'inconscient travaille dans le transfert, non pas uniquement pendant le temps de la cure, mais c'est dans le transfert qu'il produit un sens.

Cette affaire de l'association libre est la base de l'acte analytique et aussi la grande découverte de Freud. Dans la cure, on raconte un rêve, on fait un lapsus, on réalise un oubli, on est immergé dans les manifestations de l'inconscient. L'inconscient « ne connaît que les éléments du signifiant », il est une chaîne et dans cette chaîne quelque chose persiste, se répète, insiste. C'est ce que Lacan énonçait par « l'inconscient est structuré comme un langage ». Nous sommes, en tant que sujets, une sorte de chaîne parlante dans laquelle les éléments, les signifiants, sont liés entre eux. Le signifiant domine le discours. Nous sommes enchaînés (à entendre dans son équivoque) par le langage et tous ces enchaînements nous disent quelque chose sur nous-mêmes, sur ce qui nous échappe. Au fond, ils nous

3. [↑](#) J. Lacan : « Quand l'esp d'un laps [...] n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation) alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient » (« Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571).

disent quelque chose sur notre propre vérité, c'est-à-dire sur ces signifiants (signifiants maîtres, ceux qui se détachent des autres) qui fabriquent le filet qui tient notre existence et détermine les choix que l'on fait dans la vie, notre position dans le monde.

C'est assez extraordinaire si on y réfléchit, à partir d'un petit quelque chose, un glissement de la langue, un lapsus, un rêve, qui souvent semble insignifiant, nous commençons, en présence de l'analyste, à construire un discours, un discours ordonné, articulé. Il n'y a donc rien d'aléatoire mais au contraire on suit une logique, celle de l'inconscient. Freud donc a fait cette découverte extraordinaire, c'est-à-dire qu'il n'y a que l'être parlant qui dit des choses qu'il sait quand il parle et cela sans le savoir. Cette association libre n'est donc pas aussi libre que ça, car elle s'ordonne autour d'un signifiant primordial auquel on donne une valeur de vérité... à condition qu'il y ait un analyste. C'est pour cette raison-là que le trajet de l'inconscient suit une logique, et cette logique n'est pas celle du récit de la cure.

On entre donc en analyse à la suite d'une urgence, urgence subjective, pour se débarrasser de nos symptômes et on parle en adressant ce qu'on dit à l'analyste. La psychanalyse est une pratique de parole.

Je fais ici une parenthèse pour signaler qu'on voit déjà un premier glissement de l'objectif thérapeutique. On arrive donc en analyse avec l'idée d'une thérapie et étant pris dans les mécanismes du langage on suit, comme un détective ou comme le Petit Poucet, le chemin que les signifiants de notre récit nous indiquent. Et l'analyste a intérêt à ne pas trop précipiter cet objectif thérapeutique, car « le souci thérapeutique [dit Lacan] y justifie des courts-circuits, voire des tempéraments ⁴ », c'est-à-dire un empêchement de l'analyse et une sortie, une fin précipitée. Le thérapeutique peut faire obstacle à l'analyse.

Dans l'analyse donc, il y a une autre fin que la fin thérapeutique. Cela reste un choix pour le sujet analysant.

Analyse avec fin et analyse sans fin selon Freud

Après tout, pourquoi considérer qu'une analyse arrive à une fin ? Il s'agit ici d'une question posée d'abord par Freud et ensuite par Lacan. Cette question implique des effets importants pour l'inconscient et par conséquent pour la psychanalyse comme discours. Si une psychanalyse arrive à une fin, il faudrait la déterminer en opposition à d'autres formes de thérapies qui ont aussi comme outil la parole.

4. [↑](#) J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 231.

Freud n'a pas tout de suite pensé à une analyse avec fin. Son article « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ⁵ », il l'a écrit en 1937, deux ans avant sa mort survenue en 1939. Ses considérations concernant la fin d'une analyse coïncident avec la fin de sa vie, ce n'est sans doute pas un hasard. Je crois que ça vaudrait la peine de faire une lecture précise de cet article concis et compliqué qui est construit en huit parties, j'en reprendrai quelques points ici.

Mais cette question de la fin, posée tardivement, trouve déjà ses origines au moins en 1903 dans un texte à propos d'un ouvrage de Leopold Löwenfeld intitulé « La Méthode psychanalytique de Freud ». Dans ce texte, on trouve déjà l'idée d'une *tâche* à propos de la méthode psychanalytique et aussi d'un *devoir* qui implique une *fin* (théorique) avec l'idée de mener le traitement loin. Trente-quatre ans plus tard, au début de l'article « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », Freud parle d'une « tâche sans fin » à propos d'une analyse thérapeutique qui aurait pour but non seulement d'éliminer les symptômes mais aussi toutes les causes susceptibles de provoquer une nouvelle apparition, le but étant de « vacciner » le patient. Même la levée du refoulement ne rend pas la résolution du conflit pulsionnel ou le « domptage » de la pulsion si évidents que ça. Cette « tâche sans fin » concerne donc l'analyse thérapeutique. On remarque déjà l'écart entre ce que Lacan va apporter avec l'invention de la passe et la fin logique d'une cure, et la considération freudienne.

Mais avant de parler de Lacan, je poursuis avec l'article de Freud et la manière dont il développe la fin des analyses, ce qui nous intéresse précisément ici. Freud part, dans la septième partie, d'une conférence prononcée par Ferenczi en 1927 et intitulée « Le problème de la terminaison des analyses ». Il cite Ferenczi : « L'analyse n'est pas un processus sans fin, mais peut, si l'analyste possède la compétence et la patience requises, être menée jusqu'à une *conclusion naturelle* ⁶. » Le développement de Freud concerne d'une part la « conclusion naturelle » qu'il emprunte à Ferenczi, et d'autre part l'analyste et plus précisément « le caractère propre de l'analyste qui revendique sa place parmi les facteurs qui influencent les perspectives de la cure analytique et rendent celle-ci difficile selon le caractère des résistances ⁷ ». L'analyste, dans le processus de la cure et les résistances que sa présence provoque, influence la cure et peut la rendre difficile. La

5. ↑ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », (1937), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1998, p. 231-268.

6. ↑ *Ibid.*, p. 262.

7. ↑ *Ibid.*, p. 262-263.

conclusion naturelle pourrait être empêchée par la présence de l'analyste. L'analyste donc empêche l'analyse et sa conclusion par le mécanisme de la résistance, on le trouve déjà chez Freud.

Suit, dans cette même partie, tout un développement sur l'analyste et une « aptitude idéale » qu'il devrait acquérir par sa formation. « On exigera de l'analyste [...] un assez haut degré de normalité et de rectitude psychique ; à cela s'ajoute qu'il a, en outre, besoin d'une certaine supériorité pour agir sur le patient comme modèle dans certaines situations analytiques, comme maître dans d'autres. Et enfin, il ne faut pas oublier que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité, et qu'elle exclut tout faux-semblant et tout leurre⁸. » Et plus loin il précise que l'analyste devrait donc acquérir son « aptitude idéale » « dans l'analyse personnelle, par laquelle commence sa préparation à sa future activité. Pour des raisons pratiques, celle-ci ne peut être que brève et incomplète ; son but essentiel est de donner au maître la possibilité de juger si le candidat peut être admis à poursuivre sa formation. Sa tâche est accomplie si elle apporte à l'apprenti la ferme conviction de l'existence de l'inconscient [...] ». On reconnaît le dispositif freudien de la formation analytique. Lacan fera un pas de côté. Arrêtons-nous sur le vocabulaire employé par Freud concernant l'analyste : maître, modèle, degré de normalité, certaine supériorité, aptitude idéale. Cela témoigne d'une certaine idéalisation de l'analyste, que Freud n'hésite pas à mettre à la place du maître ou du modèle. On s'aperçoit du virage lacanien quant à la place de l'analyste comme rebut, objet *a*, objet de l'analysant.

Je résume donc pour dire que Freud maintient l'idée d'un analyste-maître, avec une certaine supériorité, et aussi le devoir d'une formation, courte mais indispensable, pour rendre l'analysé analyste ; cette formation sera « un premier échantillon », dira Freud, pour le convaincre de l'existence de l'inconscient et l'initier au maniement de la cure. Cette formation est à renouveler. Croire en l'inconscient est un impératif pour Freud, cela pas sans l'amour pour la vérité.

Cette formation brève et courte devrait se renouveler périodiquement, selon Freud, tous les cinq ans, faire une tranche comme on dit, et il souligne que l'analyste ne devrait pas avoir honte de cette démarche. L'analyste-maître freudien devrait continuer à se former. Une manière de parler de formation inachevée malgré l'idéalisation que Freud porte sur l'analyste. « Cela signifierait donc que l'analyse personnelle, elle aussi, et pas seulement l'analyse thérapeutique pratiquée sur le malade, cesserait d'être une

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 263.

tâche ayant une fin pour devenir une tâche sans fin. » Pour Freud, il n’y a pas de fin de cure sauf une fin naturelle, et la formation de l’analyste se poursuit, analyse sans fin pour l’analyste, car renouvelable. Mais Freud nous surprend, car il continue juste après en formulant qu’il n’a pas « l’intention d’affirmer que l’analyse est un travail *sans conclusion* ⁹ » – je souligne qu’il ne parle pas d’une conclusion naturelle, comme Ferenczi. Mais il ajoute aussi que la fin d’une analyse est une affaire pratique avec une fin naturelle quand *rebus bene gestis*, quand les choses sont bien faites, c’est-à-dire quand il y a une satisfaction thérapeutique. Une conclusion pour une analyse avec une fin naturelle. Une analyse ne peut pas continuer pendant toute une vie, c’est une question réaliste. On reste donc sur un point important, car Freud affirme la conclusion d’une cure en même temps que sa fin naturelle. Quant à la formation de l’analyste, celle-ci continue. Cette fin dont parle Freud n’est pas celle que Lacan met en perspective avec le dispositif de la passe, qui est une fin logique.

Je poursuis avec la dernière partie du texte de Freud, la huitième. Dans cette partie, il est question de la loi, la loi qui concerne les deux sexes. Toute analyse se heurte à une butée, une « résistance » que nul analyste ne peut modifier. Quelque chose reste irréductible et échappe au pouvoir de l’analyste : « l’envie du pénis » pour la femme, le *Penisneid*, et pour l’homme, « la rébellion contre sa position féminine envers un autre homme », « le refus de sa féminité ¹⁰ ». Freud pointe ici, d’une manière *indirecte*, le fait qu’il ne s’agit pas de la valeur anatomique du pénis mais de son inscription dans le langage. Impasse donc pour Freud devant le « roc d’origine », un roc biologique, le roc de la castration. Hommes et femmes, malgré la différence des sexes, les deux se heurtent au roc de la castration, à cette limite biologique. Freud finit ainsi son texte : « Dire si et quand nous avons réussi dans une cure analytique à maîtriser ce facteur [le roc de la castration] sera difficile. Nous nous consolons avec la certitude que nous avons procuré à l’analysé toute incitation possible pour *réviser et modifier sa position à l’égard de ce facteur* ¹¹. » L’analyste se console à l’idée d’une éventuelle modification de la position du patient. S’agit-il d’une conclusion qui marque la fin d’une cure ? S’agit-il d’une manière pour Freud de revenir sur la position idéale que l’analyste devrait incarner et de la nuancer ? Nous entendons peut-être ici une approche presque lacanienne : à la fin de

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 265.

10. [↑](#) *Ibid.*, p. 268.

11. [↑](#) *Ibid.*

l'analyse, quelque chose change quant à notre rapport au manque qui, lui, reste indestructible. Ce serait une conclusion, conclusion freudienne.

Je conclus en ce qui concerne Freud : une analyse thérapeutique n'a qu'une fin, une fin naturelle ; cette fin n'est pas sans conclusion, celle d'une révision et d'une modification de la position du sujet analysé face au roc de la castration. L'analyste, malgré sa position idéalisée de maître, ne devrait que se consoler avec cela et devrait, sans honte, renouveler sa formation analytique.

Lacan et le dispositif de la passe : une fin logique

Dans notre école, nous suivons le dispositif de la passe que Lacan a proposé en 1967. Il s'agit d'une procédure qui « vérifie » la fin d'une analyse pour un sujet analysant. Cette invention vient dans la suite, suite logique je dirais, de celle de Freud, l'invention du dispositif analytique, mais aussi en opposition. Pourquoi la passe ? Car la passe nous enseigne sur la façon dont l'expérience d'un sujet qui a fait une analyse, l'expérience de sa cure, pourrait contribuer à sa reproduction. Et elle pourrait contribuer aussi à la formation des analystes. Je rappelle la procédure de la passe : le sujet, qu'on nomme passant et qui estime avoir à témoigner de quelque chose de son analyse, quelque chose qui a affaire à un savoir inédit, produit de la fin de son analyse, fait une demande pour entrer dans le dispositif de la passe et tire au sort deux passeurs. Les passeurs ont été désignés par leur analyste pour cette fonction. Il leur fait part, à chacun individuellement, de son témoignage concernant sa propre analyse et sa fin et de ce qui l'a autorisé à se poser à son tour comme analyste. À la suite de quoi, un cartel, un « jury » dira Lacan, se réunit pour écouter séparément chaque passeur qui doit transmettre le témoignage du passant. À la suite de ces témoignages, il décide s'il procède à une nomination ou non, c'est-à-dire s'il nomme le passant analyste de l'École. L'analyste de l'École a un mandat de trois ans pour faire part à la communauté de l'École du savoir qu'il a saisi lors de son expérience analytique. C'est un « pari ».

Cette fin obéit à une logique : le passant, celui qui se présente au dispositif de la passe avec l'idée de témoigner de la fin de son analyse, est censé démontrer la conclusion de cette fin, qui n'est ni thérapeutique ni hasardeuse mais logique, épistémique. Et les sujets qui ont traversé ce dispositif témoignent souvent de ce moment de séparation d'avec l'Autre, cette sortie de la relation transférentielle et les affects qui s'ensuivent. Le sujet est face au constat que l'Autre ne peut rien pour lui, ne peut pas le guérir, ne peut pas lui garantir les raisons de son existence. On peut

entendre la fameuse expression de Lacan : « L'Autre n'existe pas. » L'analysant se détache de son analyste comme il se détache de sa petite histoire et des signifiants qui l'ont habillée, car à la fin ce qui reste c'est un petit « truc », petit mais logique. Cela, l'analyste de l'École est censé le transmettre à l'École.

Je voudrais souligner ici un point qui me paraît important. La fin de l'analyse, non pas la fin précipitée ou la fin thérapeutique, mais celle qui aboutit à une conclusion logique et à un nouveau rapport au savoir, est déjà déterminée par son entrée. Cela veut dire qu'à l'entrée il faut de l'analyste pour incarner la foi du sujet pour le savoir dont il n'a pas conscience, et pour diriger la cure. Lacan dira qu'« au commencement de la psychanalyse est le transfert ¹² ». Et il dira aussi que, dans cette rencontre, le début et la fin de l'analyse renvoient au jeu d'échecs, c'est-à-dire à une série de mouvements, mouvements de l'inconscient, mouvements logiques qui vont nous conduire à la fin de la partie.

Lacan, avec la proposition de la passe, a provoqué une nouvelle révolution, un tournant pour une institution analytique. Déjà avant lui, Freud, comme je le disais, s'est posé la question de la fin d'une analyse et a fini par répondre avec l'impasse due au fameux « roc de la castration ». Le biologique pour Freud est le facteur d'une impasse, mais une fin est possible, avec une conclusion, une fin « naturelle » car une analyse ne peut pas être interminable, et parfois cette fin est marquée par une satisfaction. Là où Freud propose une fin « naturelle », Lacan dans sa « Proposition » propose une fin logique, la passe, c'est-à-dire un dispositif pour dissiper, comme il dit, *l'ombre épaisse qui couvre le passage du psychanalysant au psychanalyste* ¹³. Voilà ce qui intéresse Lacan : le sujet qui a fini son analyse, qui a saisi la logique de la cure, peut dire quelque chose d'un savoir nouveau, d'un nouveau rapport au savoir. *C'est de son expérience qu'il est analyste*. Après toutes les années pendant lesquelles l'analyse se déroule, tout le blabla qui habille la petite histoire du sujet, son roman se réduit à un noyau, résultat de la levée du refoulement. Ce nouveau rapport au savoir constitue cette vérité particulière, singulière, donc différente pour chacun, et il est le résultat de l'expérience analytique. Le sujet analysant qui a traversé le dispositif de la passe est invité à communiquer ce savoir qu'il a saisi, savoir singulier, à la communauté analytique. Tâche difficile car il s'agit en réalité de transformer le singulier en universel. Tout un travail de transmission.

12. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 247.

13. [↑](#) *Ibid.*, p. 252.

On assiste avec Lacan à la naissance *d'un* psychanalyste, un « psychanalyste de son expérience même », et aussi à celle d'un désir, désir inédit, celui de l'analyste, désir énigmatique qui n'est pas celui de travailler comme psychanalyste.

Satisfaction de la fin

Dans cette fin, fin logique, la satisfaction est incluse. Si Lacan le précise en 1973, « la satisfaction marque la fin de l'analyse ¹⁴ », un sujet qui est allé jusqu'au bout l'éprouve. Après des années d'analyse, après des tours et des détours, après des répétitions qui ne renvoient jamais au même, on extrait la logique de la cure. Freud et Lacan ont repéré quelque chose de la structure psychique, valable pour tous, qui a une valeur universelle ; et ils l'ont transmise avec leur enseignement, leurs textes, leurs théories. À la fin de l'analyse, à la fin de cette expérience singulière, la satisfaction repose sur le fait que dans cette structure universelle on peut saisir quelque chose de sa propre vérité, on peut saisir une logique. *La* vérité n'existe pas, car « nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. [...] Freud [...] a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler ¹⁵ ». C'est tout le contraire du discours universitaire où on part de *La* (avec un L majuscule) vérité, d'une vérité universelle qui s'étend à tous et qui devient le paradigme du savoir. Dans le discours universitaire, on passe de l'universel au singulier, le savoir vaut pour tous et pour chacun. Dans le discours analytique, on passe du singulier à l'universel et la mission de ceux qui sont arrivés au bout est de transmettre un savoir qui n'est pas scientifique et qui est au-delà du thérapeutique.

La satisfaction se manifeste dans ce passage-là, passage de l'intime de la cure à ce qui vient vérifier, solidifier la structure. Elle y parvient dans l'étymologie même de son origine latine : *satis*, adverbe qui signifie suffisamment, assez (satiété), et « faction » qui est le substantif du verbe *facere* qui signifie rendre, faire. Il y a un « assez » donc à la fin de l'analyse, mais celui-ci n'est pas un « assez » du type « tout va bien maintenant, j'en ai assez », mais un « assez » qui met un point d'arrêt à l'*hystorisation* et à la parole. Il y a un « assez » devant « l'escroquerie » analytique, car là où l'analyste nous invite à dire tout ce qui nous passe par l'esprit, on se retrouve devant la limite de ce qui peut être dit (Freud parle de la limite de la castration). Il s'agit d'une satisfaction qui se rend compte de la vérité

14. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », art. cit., p. 572.

15. [↑](#) J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, op. cit., p. 867-868.

menteuse, c'est-à-dire du fait que la vérité, à cause de la structure du langage, on ne peut pas la dire toute. Il s'agit d'une satisfaction qui se rend compte du manque structural, nous sommes tous soumis à la castration et soumis à la faille de l'Autre, car cet Autre ne peut rien nous promettre et rien nous garantir. Des années de psychanalyse se réduisent à un bout de savoir. Une satisfaction du pas-tout ne peut être qu'une satisfaction d'une fin épistémique. À la clé, un analyste qui, à la suite du « mirage » du transfert, saisit le « mirage de la vérité » et malgré tout a le désir de transmettre son expérience.

Pas sans école

Je reprends pour conclure les propos de Pierre Bruno, quand il était encore dans notre école, et qu'il disait alors que « l'École n'est pas la condition de la passe, mais c'est la passe qui est condition de l'École ». Toute l'École est mobilisée par ce dispositif. Je l'entends aussi comme une orientation politique : l'École, même si la passe est sa condition, n'est pas une obligation pour tous mais c'est un devoir. L'École rassemble des analystes, des analysants, des non-analystes qui sont orientés par la passe. L'École est le lieu d'un lien social qui fait appel à la responsabilité de chacun : « Il ne s'agit pas pour moi de gouverner. Il s'agit d'une École et pas d'une École ordinaire. Si vous n'êtes pas responsable chacun devant vous-même, elle n'a aucune raison d'être. Et sa responsabilité essentielle est de faire avancer l'analyse, et non pas de constituer une maison de retraite pour les vétérans ¹⁶. » Allusion ici à l'IPA, ce qui va permettre à Lacan de différencier une école d'une société de psychanalyse (initiation, hiérarchie).

Voilà à quoi la passe nous oblige : à faire avancer la psychanalyse, non pas uniquement par les passes qui ont produit un analyste de l'École, mais aussi par ce que Lacan appelait « passes fictives ¹⁷ », manquées, par cette « formation inachevée », car ces passes « laissent de l'espoir » et font avancer les élaborations analytiques. La passe nous oblige à une formation continue, différente de celle de Freud. Pour cela, il faut une condition : une école, une « école pas ordinaire », c'est-à-dire une école dans le sens antique du terme, école refuge, σχολή, à entendre aussi dans une certaine suspension temporelle, comme une trêve, un répit, un lieu de refuge, d'élaboration et de transmission, et qui ne se transforme pas en maison de retraite pour les vétérans.

16. [↑](#) J. Lacan, « Une procédure pour la passe » (1967).

17. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 510.